

**Académie Royale**  
**de Langue et de Littérature**  
**Françaises**



BULLETIN

TOME VI — N° 3  
AVRIL 1928

## SOMMAIRE

<b>Le Centenaire de Charles De Coster</b> (Discours de MM. Hubert Krains et Maurice Wilmotte) .....	93
<b>Hommage :</b>	
Inauguration d'un buste d'Emile Verhaeren à Paris. (Discours de MM. Paul Valéry, Carton de Wiart et Edouard Herriot) .....	121
<b>Chronique :</b>	
Prix Emile Polak .....	141
Elections .....	141
Le Bureau de l'Académie .....	141

---

SÉANCE PUBLIQUE DU 29 OCTOBRE 1927

---

## Le Centenaire de Charles De Coster

---

La séance est ouverte dans la grande salle du Palais des Académies, à 4 heures.

Au bureau siègent : M. Hubert Krains, directeur ; M. Jean Haust, vice-directeur ; M. Maurice Wilmotte ; M. Gustave Vanzype, secrétaire perpétuel.

### Discours de M. Hubert KRAINS

Je ne suis ici qu'un modeste remplaçant. C'est Georges Eekhoud, l'éminent confrère que nous avons perdu il y a quelques mois, qui devait parler, à cette cérémonie, de Charles De Coster. Nul n'était mieux qualifié que lui pour remplir cette tâche. Il admirait profondément l'œuvre de De Coster et, comme toutes ses admirations littéraires exaltaient autant son cœur que son esprit, il eût trouvé pour louer l'auteur de *la Légende d'Ulenspiegel* des paroles émouvantes, des mots pleins de ferveur semblables à ceux dont il s'était servi, quelques jours avant sa mort, pour célébrer un autre de nos grands écrivains, Emile Verhaeren, qu'il admirait aussi et aimait de toute son âme. Puis Eekhoud était, je crois, le dernier de nos auteurs vivants qui eût approché De Coster. Il l'avait eu comme professeur à l'école militaire. Il avait toutefois suivi ses cours sans jamais se douter qu'il se trouvait

en présence du plus grand écrivain belge de l'époque. Quand, plus tard, il parlait de ce maître, c'était simplement pour dire que ce qui l'avait surtout frappé en lui, c'était son extrême réserve et sa parfaite distinction. Cette appréciation concorde avec les renseignements contenus dans la modeste petite brochure de quatre pages publiée au lendemain de la mort de De Coster et qui renferme, outre une courte notice sur sa vie, les discours qui furent prononcés à ses funérailles par le général Liagre et Camille Lemonnier.

Elle s'accorde aussi avec les lignes que Hector Denis lui a consacrées dans une autre brochure qui a paru en 1894, lors de l'inauguration de son monument et où l'on trouve, avec un nouveau discours de Lemonnier, un résumé de *la Légende d'Ulenspiegel* que le comité avait bien voulu me demander. Elle est confirmée enfin par l'étude détaillée de Charles Potvin publiée à la même époque et qui sert de préface aux *Lettres à Elisa*. Rien par conséquent ici qui permettrait de présenter au public un De Coster « en pantoufles » ! Je vais donc probablement vous ennuyer en vous parlant d'un homme dont nous connaissons le cœur et le cerveau, mais sur les pieds duquel nous n'avons aucun détail...

De Coster a mené chez nous une vie grise, dans une atmosphère grise, à une époque où tout était gris, paraît-il, en Belgique. La bourgeoisie, alors toute-puissante, avait des qualités et quelques petits travers. Parmi ceux-ci, il en était un qu'elle partageait d'ailleurs avec la bourgeoisie des autres pays, notamment de la France. Elle n'aimait pas les artistes. Elle ne les aimait pas parce qu'elle était sérieuse et ne comprenait pas la fantaisie ni surtout la bohème. Entre l'artiste et le bourgeois régnait une sourde hostilité que Gavarni, avec son fin crayon, a admirablement traduite dans deux de ses meilleures planches où il montre, côte à côte, les deux

ennemis, se regardant de biais, l'œil injecté et aussi hérissés que deux coqs prêts à se jeter l'un sur l'autre. Chez nous, cette hostilité a laissé le souvenir de quelques coups de boutoir appliqués par des artistes à leur adversaire, tel celui du peintre Louis Dubois, à qui un notaire de sa connaissance disait un jour en l'abordant : « Bonjour, M. Dubois. Vous êtes toujours peintre ? » — « Oui, répondit Dubois. Oui. Et vous, vous êtes toujours notaire ? »

Incompris de la bourgeoisie, les artistes se réfugiaient dans le peuple. A Bruxelles, ils fréquentaient les vieux cafés et les auberges de la banlieue. C'était la génération des Dillens, des Artan, des Rops, des Dubois, des Boulanger, des De Groux, de tous ces beaux artistes, qui réagissaient contre l'art conventionnel de leurs prédécesseurs, peignaient la nature sans la falsifier et l'homme tel qu'ils le voyaient. De Coster a beaucoup vécu parmi eux. Lui aussi aimait les vieux cabarets et les vieilles auberges. Lui aussi cherchait ses inspirations dans le peuple et dans la nature. Mais lui ne se contentait pas de ce qu'il avait sous les yeux. Un vieux cabaret, une vieille auberge, une silhouette pittoresque observée dans la fumée des pipes et l'arôme du faro évoquaient chez lui d'autres images, d'autres silhouettes semblables, mais enfoncées, celles-ci, dans le passé. Des fils il remontait aux ancêtres. Il observait avec son imagination et le présent n'était pour lui qu'un élément évocateur, une porte ouverte sur le folklore et la légende. Il plongeait ainsi aux racines mêmes de la vie populaire. Sa véritable existence, c'est celle qu'il a vécue au coin de son feu ou dans les bibliothèques, en lisant des livres d'histoire, en feuilletant de vieilles chroniques.

De Coster est avant tout un poète et le poète a généralement besoin de transfigurer la vie pour la hausser au niveau

de ses rêves. Le poète est souvent aussi un isolé. De Coster fut un isolé. Son cas est presque miraculeux. Dans le milieu le plus réfractaire à la poésie, dans une société qui ne pouvait guère le comprendre, il entreprend une œuvre qui ne se rattache à rien de ce qui intéressait les gens de son époque. Ni le romantisme qui finit, ni le naturalisme qui s'annonce ne le préoccupent, ni ne l'influencent. Octave Pirmez, au moins, qui fut aussi un isolé chez nous, subit très fortement l'action du romantisme. C'est un petit-fils de Chateaubriand. De Coster n'est le fils de personne ou, tout au moins, si on veut lui trouver des modèles littéraires, il faut chercher si loin qu'il nous fait alors presque l'effet d'un anachronisme. Sauf quelques essais malheureux du côté du théâtre et du roman d'observation, erreur d'un talent qui ne s'est pas découvert ou qui n'a pas la certitude qu'il s'est découvert, il va où ses goûts le portent, obéissant simplement à son instinct. Il s'engoue pour Rabelais et Montaigne. Il forge son style sur l'enclume de ces deux grands génies de la Renaissance. Sa langue s'imprègne ainsi de cette verdeur, de ce pittoresque savoureux que les rhéteurs du grand siècle ont presque fait disparaître sous leurs polissoirs et leurs rabots. Il ne craint même pas d'emprunter leurs tours désuets, leurs expressions archaïques, leurs mots surannés, au risque de passer, auprès de certains critiques superficiels ou malveillants, pour un pasticheur.

Emile Deschanel, au moins, qui a préfacé *les Légendes flamandes*, ne s'y est pas trompé. Il a bien vu qu'il ne s'agissait pas ici — comme dans les « Contes drôlatiques » de Balzac — d'une fantaisie d'auteur, d'un travail de virtuose, mais d'une œuvre pour laquelle l'écrivain avait jugé indispensable de se créer une langue particulière. Il la trouva seulement un peu trop archaïque et peu propre à populariser les œuvres dont

elle était destinée à constituer l'enveloppe. Il ne semble pas qu'il ait deviné le parti que De Coster pourrait en tirer plus tard en l'assouplissant et en la clarifiant. De Coster est en réalité le premier de nos écrivains qui ait eu le sens du style et qui en ait compris l'importance. Il a eu le sentiment que la légende, telle qu'il la concevait, réclamait, pour produire tous ses effets, une langue adéquate. Il s'est rencontré, à cet égard, avec le plus grand styliste français de son temps. Quand Deschanel cite, pour sa beauté, sa cadence, son rythme, son harmonie, certaine phrase des *Légendes flamandes*, on songe involontairement à des passages de « Hérodiad » de Gustave Flaubert.

Ce souci de se créer une forme qui lui permit de faire produire à ses œuvres exactement l'effet qu'il envisageait, nous le retrouvons chez un autre écrivain belge et l'un de nos plus parfaits poètes : Charles Van Lerberghe. Pour écrire sa merveilleuse « Chanson d'Eve », celui-ci a également inventé une forme raffinée dont il a puisé les principes — non pas dans le passé, comme De Coster — mais dans les efforts réalisés par les poètes les plus modernes et spécialement dans les leçons de Mallarmé. Ces deux écrivains présentent d'ailleurs beaucoup d'analogie de tempérament. Tous deux ont été incapables de prendre une place régulière dans la société de leur temps. Ils ont vécu en marge de celle-ci, non pas en révoltés, mais avec une résignation stoïque. De Coster avait été pendant quelque temps employé à la Société Générale. Il n'y était pas resté parce que la conception que le poète se faisait de la vie ne s'accordait pas avec de telles fonctions. Un emploi fut aussi offert à Van Lerberghe dans le même établissement. Non seulement il n'accepta pas, mais quand, beaucoup plus tard, il rappelait cette proposition, toute sa figure se crispait dans une épouvante comique : « Vous me

voyez, disait-il, derrière un guichet, avec une visière verte et des manches de lustrine!» De Coster fut pendant quelque temps aussi employé aux archives du Royaume. Bien que ces fonctions fussent mieux en rapport avec ses goûts, il les résigna encore parce qu'il trouvait que, pour les remplir comme l'exigeait sa conscience, il aurait dû négliger son travail d'écrivain. Van Lerberghe invoqua exactement les mêmes raisons pour abandonner l'emploi que le regretté Ernest Verlant lui avait fait obtenir aux Musées royaux du Cinquante-naire. Leurs vies sentimentales même ne furent pas fort différentes. L'Elisa que De Coster aima pendant de longues années sans se décider à l'épouser et à qui il adressa des lettres qui montrent toute la délicatesse de son cœur, est un roman d'amour qui ressemble beaucoup à celui que Van Lerberghe vécut en Italie avec la jeune Américaine dont il est question dans les « Lettres à Fernand Séverin ». Enfin, tous deux étaient nés de mères wallonnes et leur art à tous deux porte la marque du plus pur génie latin.

Comme Van Lerberghe, comme Flaubert, De Coster fut, en littérature, un chercheur d'absolu, un de ces hommes qui, dans la vie, ramènent tout à leur art, qui rêvent pour leur œuvre un équilibre parfait entre le fond et la forme et pour qui créer est un besoin impérieux, une torture et une délivrance. Ces hommes sont pendant toute leur vie les esclaves de leur démon intérieur. Ils ne vivent réellement que dans leur retraite, à leur table de travail, seul à seul avec les personnages qui s'agitent dans leur cerveau et auxquels une force plus grande que leur volonté commande de donner un corps. Tout De Coster est dans *la Légende d'Ulenspiegel* comme Van Lerberghe est tout entier dans « La Chanson d'Eve ». C'est dans cette œuvre épique, aboutissement d'une longue méditation et d'un travail patiemment poursuivi, qu'il a mis le



meilleur de lui-même : ses nobles aspirations, ses hautains rêves, sa conception du monde matériel, ses sentiments philosophiques. C'est la fresque qui le résume, après les fraîches esquisses des *Légendes flamandes*.

On sait quel personnage était Ulenspiegel avant que De Coster s'en fit le biographe : un farceur populaire, une sorte de demi-écervelé comme Jean de Nivelles ou Jean d'Ardenne <sup>(1)</sup> que les uns situaient à Damme, en Flandre, les autres à Mollen, en Allemagne, au XIII<sup>e</sup> siècle. Certains prétendaient même qu'il y en avait eu deux, le premier ayant vécu au XIII<sup>e</sup> siècle, le second, au XIV<sup>e</sup>. Il est aussi permis de croire qu'il n'a jamais existé, au moins tel que la tradition nous le présente. Le nom d'Ulenspiegel peut fort bien n'être qu'un sobriquet appliqué à un farceur du temps et qui, par la suite, a servi de pavillon à toutes les farces et à tous les bons tours auxquels la foule anonyme a pu se livrer. Chez nous, les exploits d'Ulenspiegel faisaient l'objet d'un petit livre, imprimé sur du papier à chandelle, qu'on trouvait dans la hotte des colporteurs, avec « La Légende de Geneviève de Brabant », « La Clef des songes » et « Le parfait secrétaire des Amoureux ».

Aujourd'hui, il n'existe plus qu'un Ulenspiegel. Mais celui-ci est bien réel. C'est celui que notre De Coster a fait naître à Damme au XVI<sup>e</sup> siècle, le même jour que Philippe II.

De Coster avait présumé à sa grande œuvre en écrivant les *Légendes flamandes*. Celles-ci étaient déjà une sorte d'esquisse de celle-là. Elles contenaient déjà en germe toutes les qualités qui devaient éclater dans *la Légende d'Ulenspiegel*. Le poète

---

(1) Dans ma jeunesse, les vieilles gens de mon pays attribuaient à un légendaire « Jean d'Ardenne » des farces analogues à celles que l'on prête à Ulenspiegel. D'un farceur ou d'un écervelé, on disait : « Il est aussi sot que Jean d'Ardenne ».

y avait fait ses preuves et le moraliste, qui devait donner à ce dernier livre sa haute signification, s'y était lui-même révélé. Ici déjà, De Coster oppose la bonté à la méchanceté, la vertu au vice et au crime. Les personnages sont ou entièrement pervers ou d'une absolue pureté. Le bien est toujours en lutte avec le mal et c'est toujours le bien qui finit par l'emporter. Le sire de Hallewyn, petit tyranneau de village, est un Philippe II en miniature. Smets Smee, le rusé forgeron, qui vend son âme au diable pour de l'argent et qui finit par la racheter en roulant le diable, est un petit Ulenspiegel. Nele, la douce Nele, qui est comme l'ange gardien de son lunatique compagnon, est la sœur de ces trois pures figures de femme — Claire, Blanche et Candide — que nous montrent *les Légendes flamandes*. Quant à Lämme Goedzak, le bon bâfreur, qui ne vit que pour son ventre, nous avons entrevu sa silhouette dans « Les Frères de la Bonne Trogne ».

Tous ces personnages vont sortir de leur milieu un peu effacé pour prendre d'autres noms et apparaître sur un plan supérieur. Ils vont se dépouiller de leur caractère anecdotique pour revêtir une allure de symbole. Philippe II — que De Coster a manifestement un peu noirci — n'est pas un tyran quelconque ; c'est le tyran dans toute sa déformation professionnelle. Ulenspiegel, par contre, incarne ce qu'il y a de meilleur dans le peuple : la santé robuste, l'intelligence claire, l'esprit aiguisé, la foi dans l'avenir, la certitude qu'il existe une justice immanente et que, dans la lutte entre le droit et la force, c'est toujours le droit qui finit par triompher.

Le livre de De Coster est une merveilleuse œuvre d'art, mais c'est aussi un livre de foi et d'espoir. On a dit que *la Légende d'Ulenspiegel* était une bible flamande. On a dit aussi que c'était une bible nationale. C'est en tout cas un grand livre humain. Ce qui nous le rend particulièrement cher,

ce qui en fait notre fierté et notre orgueil, c'est qu'il est né sur notre sol, qu'il y est profondément enraciné, qu'il est tout pénétré de l'atmosphère de notre pays. De Coster a réussi à rendre vivants tous ses personnages. Sans doute, il les a stylisés pour les approprier au but qu'il visait. Mais il les a stylisés avec mesure, sans leur enlever leur caractère humain, en ne les laissant jamais s'échapper de la vie réelle où il avait voulu les placer. Si Ulenspiegel, si Philippe II sont en réalité des symboles, ce sont aussi des hommes. Ulenspiegel notamment n'est pas sans défauts. Avant d'être l'audacieux justicier qui défera le mauvais roi, il a été presque un franc vaurien, en tout cas un vagabond irréductible, peu difficile sur le choix de ses plaisirs et de ses amours, moins difficile encore sur les moyens de se procurer de l'argent quand son gousset est vide. Quant à Nele, dont la charmante figure plane au dessus du livre, c'est l'image la plus parfaite de la beauté, de la grâce et de l'amour qu'on puisse rêver, mais c'est aussi une femme de la terre, une âme maternelle, qui veille comme une sainte sur l'inconstant compagnon auquel, toute jeune, elle a donné son cœur. Nele est peut-être la figure humaine la plus accomplie qui soit jamais sortie d'un livre.

Les autres personnages secondaires sont dessinés avec la même sûreté de main, tous agissent avec le même naturel et la même logique, ce qui fait que cette œuvre composée de petits tableaux, qui ont parfois l'air d'être accrochés l'un à côté de l'autre comme au hasard, chemine comme la vie et finit par réaliser cette unité à laquelle la vie, qui elle aussi marche en zigzags, aboutit toujours. A ce point de vue *la Légende d'Ulenspiegel* peut être comparée aux chefs-d'œuvre qui dominent les littératures, tels notamment que « Don Quichotte », avec lequel elle présente quelque analogie, sans, bien

entendu, lui devoir quoi que ce soit. Comme l'œuvre immortelle de Cervantès, elle réalise cette perfection d'allier admirablement l'idéal au réel, la fantaisie à la raison ; elle appartient autant à la terre qu'au ciel et mêle avec la même vraie semblance le monde connu au monde inconnu.

Tout cela fut loin d'être compris lorsque parut le livre. On négligea son caractère élevé ; on ne découvrit pas sa haute signification ; on se détourna de l'ensemble pour s'attacher aux détails. Les petites faiblesses que l'œuvre pouvait contenir furent ainsi démesurément grossies et certains épisodes appréciés de travers. Les uns s'en prirent au style, les autres à la philosophie de l'auteur, à ses opinions politiques, aux soi-disant libertés qu'il s'était permises vis-à-vis de la morale. On trouva surtout que les personnages mangeaient trop...

Il fallut l'avènement de la Jeune Belgique pour tirer De Coster de l'obscurité où ses contemporains l'avaient muré. La génération littéraire de 1880 répondit à l'appel de Camille Lemonnier qui, devant le cercueil de son grand aîné, avait demandé que sa patrie lui rendît justice. La Jeune Belgique s'était d'ailleurs placée sous son patronage et sous celui d'Octave Pirmez, autre méconnu. Grâce à sa propagande, De Coster, qui était enterré au cimetière d'Ixelles dans la fosse commune, sortit enfin, comme Ulenspiegel, de sa tombe pour recevoir une sépulture digne de son génie. A l'encontre de son héros, il ne lui suffit toutefois pas, pour cela, de secouer un peu de sable. Il fallut d'abord enlever un cabaretier qu'on avait enterré sur son cercueil...

Aujourd'hui, la gloire est venue. *La Légende d'Ulenspiegel* a pris la place qui lui revenait parmi les chefs-d'œuvre. Elle est traduite dans toutes les langues. De Coster est populaire. Tous les Belges ne l'ont peut-être pas lu, mais tous

le connaissent. Ses amis posthumes sont innombrables. Il n'en eut pas tant de son vivant. Un de ses jeunes admirateurs a essayé d'en faire le compte. Il en a trouvé une dizaine. Parmi eux figurent trois écrivains. J'ai eu la curiosité de rechercher l'accueil que ceux-ci avaient fait à *la Légende d'Ulenspiegel*. Le premier lui a consacré un article enthousiaste et fort complet quinze ans après la mort de l'auteur. Mais c'était surtout pour se faire pardonner un autre article, plein de réticences, celui-ci, qu'il avait publié au moment où le livre avait paru. Le second — ou la seconde, c'était une femme — confessait, longtemps après la publication du volume, « qu'elle l'avait regardé, qu'elle en avait admiré les splendides illustrations, mais qu'elle ne l'avait pas lu... » Quant au troisième, on trouve son nom au bas d'un rapport qui contient le passage suivant :

« La tentative — il s'agit de *la Légende d'Ulenspiegel* — n'est pas sans valeur... On regrette que la fréquentation trop exclusive de Rabelais entraîne plus d'une fois l'auteur à confondre le grotesque avec le populaire, le néologisme avec l'originalité, la caricature avec le portrait frappant. Il doit encore à son plantureux modèle l'inconvénient des énumérations importunes, des propos équivoques et des trivialités. L'imagination déborde et noie le récit ; on se perd sous l'entassement des détails, et si facile que soit la verve du romancier, on ne tire qu'imparfaitement de ce capharnaüm pantagruélique la leçon d'héroïsme et de civisme à laquelle on avait d'abord songé. »

Ces lignes servaient de conclusion au rapport du jury du concours quinquennal de littérature française de 1868, qui refusa le prix à *la Légende d'Ulenspiegel* !

Une telle incompréhension n'honore évidemment pas notre pays, mais elle grandit singulièrement De Coster. Pour

avoir résisté courageusement à l'indifférence de ses contemporains et poursuivi tenacement son œuvre dans le silence et l'obscurité, sa personnalité prend un relief qui classe l'homme au niveau de l'écrivain. Dans le monde des lettres, De Coster fait figure de héros. Afin de ne pas succomber aux doutes qui durent souvent l'assaillir, il avait coutume de dire : « Je suis de ceux qui savent attendre. » Il attendit vainement pendant sa vie. Quand la mort vint l'abattre en 1874 dans un pauvre appartement de la rue de l'Arbre Bénit, Hector Denis, qui assista à ses derniers moments, lui trouva toujours cette attitude de fière dignité qui avait frappé Eekhoud quand celui-ci suivait ses cours à l'École militaire. Sur son lit de mort, De Coster faisait toujours confiance à l'avenir. L'avenir ne l'a point déçu. Avec De Coster s'est réalisée une fois de plus cette parole du savant danois « que tout est sauvé qui mérite de l'être et qu'il n'y a pas un rayon de soleil qui soit perdu dans tout l'univers »...

---

### Discours de M. Maurice WILMOTTE

C'est une résurrection ! Encore vêtu de son linceuil, voici Charles de Coster qui sort enfin du royaume des morts. Mais ô surprise ! il n'est pas seul, d'autres ombres s'agitent autour de la sienne. Lui-même fait signe à certaines d'entre elles, qui lui semblent familières, à Charles Potvin, son confrère et ami, qui lui fut un conseiller sûr, à Félix Thyes qui fut son confident, à Eugène Van Bommel, esprit fin et mûr, romancier, professeur, directeur de revue, qui encouragea ses débuts. Qu'on le veuille ou non, ces chers témoins de sa vie besogneuse et douloureuse passeront avec lui le seuil infernal. A la critique interdite et hésitante, le pauvre grand défunt fait un signe impératif, il lui dit : *eux et moi, ou personne.*

Le 5 juillet 1880, Van Bommel écrivait dans la *Revue de Belgique* : « Pour nous qui avons suivi le mouvement littéraire en Belgique depuis plus d'un quart de siècle. le progrès est incontestable, et il éclate dans toutes les branches de la littérature ». Quinze ans plus tôt, dans un discours prononcé au banquet de la *Revue Trimestrielle* qui fêtait douze années de réussite et un large et long effort littéraire, Charles Potvin s'exprimait ainsi : « Trop souvent depuis 1815, nos écrivains se sont laissés aller à porter les modes parisiennes. Nous avons eu tour à tour nos petits Millevoeye, nos petits Delavigne, nos petits Barthélémy ; et combien n'a-t-on pas vu défilér de contrefaçons de Béranger, de Hugo, de Lamartine, d'Alexandre Dumas, de Gustave Flaubert ! »

Voilà les caractéristiques du mouvement d'art et de lettres qui se dessine, dès 1848, chez nous : un désir d'émancipation,

qui se traduit, vis-à-vis de l'importation française, par une recherche des éléments nationaux, soit du passé, soit du présent. Historiens, poètes et romanciers rivalisent de belle et fière ardeur. C'est à qui dressera aux mânes de la patrie; de nos petites patries, tantôt distinctes, tantôt confondues, l'autel le plus orné. Même les dramaturges se mettent naïvement à l'œuvre. Pour une *Stéphanie* de Charles de Coster, d'une inspiration tout étrangère et d'une facture hélas, bien timide, que de *Mère de Rubens* ! La lyrique est à l'unisson de ces courageux efforts ; il n'est pas jusqu'à la première locomotive, au « Remorqueur », qui ne trouve ses poètes, plus riches de vertueuses intentions que d'images originales.

Que cette littérature de 1850-80 soit inégale, pleine de disparates, qu'elle s'attarde en route, nul ne le contestera. Il n'empêche que nous avons eu le grave tort de la lire avec les lunettes des gens de 1880. Des romanciers comme Caroline Gravière, Emile Greyson, Emile Leclercq, sont-ils notablement inférieurs à ceux qui font alors les délices du lecteur français, à Octave Feuillet, à Victor Cherbuliez, à Ernest Feydeau ? Assurément non. En France, si l'on excepte les Goncourt, si âprement contestés, Flaubert, qui donne deux romans d'un succès inégal en quinze ans, et le *Dominique* de Fromentin, qui resta un isolé, sinon un méconnu, la médiocrité des œuvres nouvelles d'imagination, jusqu'aux derniers jours de l'Empire, suffirait à justifier le discrédit où elles tombent en Belgique. Le jugement sévère de Charles Potvin, dans son livre *De la corruption littéraire en France*, n'est pas aussi dénué d'équité qu'on a bien voulu le dire. L'abaissement des caractères a eu, là-bas, cet inévitable effet de rapetisser la pensée, ou, ce qui ne vaut guère davantage, de la reconduire vers les allées silencieuses du passé.



Un Renan se console de la médiocrité du présent en écrivant la divine épopée de Jésus. Taine exile sa critique en Grèce, à Rome ou en Angleterre, *la Revue des deux Mondes* se confine dans les souvenirs ou les spéculations transcendantes si elle ne veut pas recevoir un « Avertissement ». La critique, chez les maîtres déjà nommés, mais aussi chez Sainte-Beuve, Montégut, Saint-Victor, Schérer, etc., se détourne le plus fréquemment du spectacle contemporain.

La proscription napoléonienne a frappé et dispersé tous ceux qui, par l'affirmation d'une foi esthétique ou philosophique, auraient pu séduire ou guider nos écrivains. De Hugo à Proudhon, ce fut l'exode. Les uns se dirigèrent vers l'Angleterre ou les Etats-Unis. Beaucoup franchirent notre frontière, et s'il faut en croire l'un d'eux, Saint-Ferréol, ils n'eurent guère à se féliciter de l'avoir fait. On les expulsa ou on les interna. Rares furent ceux qui, comme Emile Deschanel, Madier-Montjau, Bancel, connurent la chaleur d'un foyer ou le sourire d'un accueil même temporaire. Les circonstances étaient graves, et la police impériale veillait. Nous étions encore un bien petit peuple, qui, par cela même qu'il aimait jalousement son indépendance, se devait de ne commettre aucune imprudence en exagérant l'hospitalité.

L'action exercée par les nouveaux-venus, par ceux, du moins qui ne s'isolèrent pas et trouvèrent des amitiés à Bruxelles et dans les autres villes du pays, n'a peut-être pas été aussi considérable qu'on l'a dit. Elle se limita, du reste, à des cercles restreints de la bourgeoisie, où déjà sourdait, par places, une élite pensante et surtout lisante. Mais les écrivains se tinrent plutôt à l'écart, ou, s'ils voisinèrent avec ceux de Paris, ce fut, semble-t-il, en se prémunissant comme ils pouvaient contre le péril d'une contagion intellectuelle, intentionnés qu'ils étaient de garder leur quant à soi, de ne pas dévier de la tradition nationale.

La lecture des quinze années de la *Revue Trimestrielle* est, à cet égard, passionnément instructive. Je n'hésite pas à déclarer qu'aucune revue belge n'a, depuis lors, réalisé avec autant de bonheur l'unanimité des talents, que jamais on n'a su, avec une adresse aussi surveillée, varier l'intérêt et tenir le lecteur en haleine. Philosophie, économie sociale, archéologie grecque et romaine, philologie, histoire de tous les temps, rien n'est omis, et la critique des œuvres contemporaines est généreusement conçue et traitée. Le roman et la poésie ne sont pas non plus trop mal accueillis, un sage équilibre domine dans ces petits cahiers, dont chacun forme un livre et donne l'impression d'un tout.

Mais à y regarder de plus près, il devient manifeste qu'un maître surveille l'équipe et dirige la manœuvre. Sa consigne est rigoureuse, et, à l'opposé de ce qui a été fait après 1870, la portion française est rognée systématiquement. On ne trouve là rien ou presque rien sur les lettres et les arts de l'époque impériale ; ni Fromentin, ni Goncourt, ni le Parnasse ni Baudelaire ne sont mentionnés. Un seul article sur *Madame Bovary* et que de réserves ! En revanche l'Allemagne, de Kant aux contemporains, et l'Angleterre trouvent des observateurs indépendants, mais attentifs.

C'est que l'Allemagne d'alors n'inquiète guère nos aînés. Nous sommes avant Sadowa, avant Gravelotte et Sedan. L'Allemagne ne nous envoie ni ses exilés, ni les notes diplomatiques, dont la menace, du côté français, est toujours pendante. Au contraire, elle sourit aimablement aux tentatives de dégagement moral et intellectuel du génie flamand. Elle envoie ses fourriers, discrètement vêtus, aux congrès néerlandais. Et nos écrivains de langue française sont loin d'en être offusqués. En quoi ils diffèrent quelque peu de leurs héritiers. Un Weustenraad, un Wacken, surtout un Van Hasselt

regardent du côté du Rhin, sans éprouver la sorte d'inquiétude que leur cause l'invasion littéraire de Paris. Celle-ci est le véritable danger de l'heure, et la contrefaçon, qui enrichit nos libraires, vide le gousset de nos hommes de lettres. Il y a pis. Des éditeurs belges n'ont pas de scrupule à ouvrir leurs portes aux redoutables concurrents de nos écrivains. Victor Hugo et Lamartine apportent leurs manuscrits à Albert Lacroix, et c'est lui qui, plus tard, donnera l'édition originale de *Idées et sensations*, des Goncourt, et même de *la Curée* d'Emile Zola.

Comprenez-vous maintenant pourquoi — je l'ai montré dans ma biographie de Charles Potvin — nos auteurs d'alors sont nettement acquis au réveil flamand, pourquoi la très française *Revue trimestrielle* publie, avec une prédilection non dissimulée, des études sur le père Maerlant, sur Hooft, sur Van Ryswyck etc., — des chroniques régulières de la littérature en langue néerlandaise, des déclarations de guerre au ministre Rogier, taxé, non sans quelque raison, d'un excès de sympathie pour l'idiome de Paris. Vous étonnez-vous maintenant, que les principaux écrits de Charles de Coster s'intitulent *Légendes flamandes*, *Contes brabançons* et que son chef-d'œuvre soit la glorification d'un génie, qui n'est pas celui de sa race, d'un peuple dont il ne parlait pas la langue ?

Au surplus, il n'est pas que la petite patrie flamande, qui éveille des admirations, grandissant jusqu'au fanatisme. Van Bemmel et ses amis surveillent d'un œil non moins attendri ce qui se passe au-delà de cette frontière luxembourgeoise, que les diplomates de 1839 ont tracée au mépris des traditions historiques. La *Revue trimestrielle* publiera dès ses débuts un remarquable travail de Félix Thyès qui lui vient du Grand-Duché. Et qui donc est Thyès ? Un

esprit étonnamment souple et étendu, une âme exquise. Il n'avait pas vingt ans, quand il osa se présenter à Van Bommel et lui demander, après ses leçons de professeur, des conseils littéraires que l'auteur de *Dom Placide*, ce quasi chef-d'œuvre, devait lui prodiguer. Il en subsiste quelques lettres admirables, qu'on ferait bien d'exhumer, et un petit roman, *Marc Bruno*, assez faible de contexture, mais riche d'idées, que Thyès, mort à 25 ans, a laissé à Van Bommel le soin pieux d'éditer (1).

Van Bommel et Félix Thyès furent pour Charles de Coster des amis sûrs. On sait que ce fut Thyès qui, rassurant sa conscience et calmant son cœur, le décida à conserver le seul grand attachement de sa triste vie, après un aveu capable de briser en lui les fibres de tendresse. Quant à Potvin que j'ai étudié ailleurs, on n'ignore pas de quel secours fut son affection pour l'être sans cesse agité et ballotté en tous sens, que nous apparaît l'auteur de *Thyl*.

Incapable de se fixer socialement et intellectuellement, mécontent de soi et des autres, de Coster aurait-il, sans l'amitié active de Potvin, achevé son chef-d'œuvre ? Aurait-il trouvé ailleurs les conseils érudits, les encouragements, l'appui officieux et même officiel, qui ne lui manquèrent heureusement point ? Si je compare deux générations, celle à laquelle appartiennent ces deux hommes si dissemblables et pourtant si liés d'intérêts multiples, et celle qui suivit et connut, elle, la gloire littéraire, je dois bien constater que la première montra moins de rivalités émeutières, moins d'individualismes outranciers, un sentiment plus compréhensif et plus profond des valeurs nationales. Elle incarna, en outre, une sage défensive de notre moi contre l'envahissement, non

---

(1) Voyez l'étude de M. Tresch, parue dans les *Cahiers Luxembourgeois* après que j'ai fait cette lecture.

d'une culture qui n'avait jamais été étrangère, mais de modes littéraires, qu'il ne fut pas toujours heureux de voir suivre et populariser chez nous. L'école de 1880 rachète, il est vrai, ces torts par l'éclat de qualités, qui l'ont imposée à l'Europe lisante ; mais c'est pure coquetterie, sinon usurpation de sa part, d'avoir voulu s'annexer un écrivain qui était bien fils de son époque et auquel on me permettra de revenir, après une digression dont on m'avait imposé le devoir.

Nous sommes en 1848. Né en 1827, de Coster vient d'entendre sonner ses vingt ans. Il a été ondoyé par un archevêque, élevé par une mère chrétienne ; il a suivi les cours d'un collège ecclésiastique. Excellente préparation, dira-t-on, pour la cléricature, à laquelle son éminent parrain le destinait. Mais on avait compté sans le démon intérieur, qui déjà s'agitait en lui. Et surtout on avait compté sans l'action du temps qui, en Belgique, est celui où s'accomplit un net divorce entre les unionistes de 1830. Comptez sur vos doigts : 10 juin 1845, constitution du ministère dit des six Malou ; 14 juin 1846 premier congrès libéral ; 8 juin 1847 victoire électorale des gauches ; février 1848 Paris se réveillant sous les barricades et la République proclamée.

Tels sont les grands spectacles politiques qui amusèrent les vingt ans de Charles de Coster. Ils firent plus que de les amuser. Ils les passionnèrent, en ce Bruxelles qui s'éveillait à la vie politique, et où bientôt, en longues théories, allaient affluer les exilés du Deux-décembre. Tout prédisposait, en dépit des espoirs familiaux et des apparences, cet être jeune et vibrant à recevoir des impressions, qui allaient chasser de sa frêle imagination les ombres traditionnelles avec les enseignements du collège. Les amitiés qu'il contracta, ses lectures et ses réflexions furent pour de Coster autant de propulseurs irrésistibles. Sans s'en être

douté, sans l'avoir peut-être désiré, il se réveilla un beau matin nationaliste ardent, libre-penseur, démocrate, peut-être même républicain.

Il devait rester tout cela jusqu'à la mort. Oui, le filleul très choyé d'un archevêque sera un mangeur de prêtres ; il affichera des opinions nettement opposées à celles des siens. En 1858, il se fait initier à la maçonnerie ; en 1863, il s'inscrit au groupe bruxellois de la « Libre Pensée ». De 1860 à 1863, il écrit chaque semaine, dans un journal des articles dont le ton anticlérical est agressif jusqu'à la monotonie. Pacifiste intransigeant, nationaliste violent, flamand de parti-pris, sinon de race et de langue, voilà l'homme que nous glorifions aujourd'hui.

Sommes-nous au terme ? Non pas. Car omettre que Charles de Coster fut un ardent démocrate, c'est peut-être négliger l'essentiel. Son démocratisme est plus instinctif que raisonné. Des romantiques et des socialistes-idéologues de 1830, il a hérité la haine du bourgeois. Dans la préface de son *Thyl* il met dans la bouche d'un interlocuteur imaginaire ces mots cruellement ironiques : « Il est des gens qui ne te pardonneront point, je ne te pardonne pas non plus : tu troubles ma digestion bourgeoise » Dans une lettre à l'unique femme qu'il ait vraiment aimée, il écrit, après un séjour à la campagne : « Je suis rentré à Bruxelles, j'ai revu sans enthousiasme « la plupart des hures de bourgeois mâles et femelles qui » garnissent la rue que j'ai l'honneur d'habiter ». Dans une autre lettre à la même, on lit ceci : « Les gens du monde » disent : Oh ! Georges Sand idéalise l'ouvrier, l'ouvrier » n'est pas ainsi. Eh bien ils se trompent : Georges Sand a » raison contre tous ; si l'on veut encore chercher de la cha- » leur, de la jeunesse, de l'enthousiasme, de la force, c'est » dans ces hommes qui portent la blouse et ont les mains » calleuses. »

Tel est Charles de Coster, amer, aigri, élaboussé par le luxe d'autrui, exaspéré du triomphe des sots, besogneux, harcelé par ses créanciers et qui, dans le *Voyage de Noce*, s'exprime ainsi, en faisant un retour trop certain sur sa propre destinée : « Le pauvre c'est l'être insulté, traqué, » attaqué, vilipendé, calomnié par tous et toujours impu- » nément ».

En réalité *Thyl Ulenspiegel* n'est pas que l'épopée littéraire d'une race ; c'est aussi un roman politique, la revanche de la franc-maçonnerie, avec ses rites mystérieux, et du libéralisme démocratique, avec ses outrances anticléricales, sur les timidités et les servilités de l'opinion moyenne, sur la pleutrerie parlementaire attestée, après 1852, par la retraite de Frère-Orban, par la loi de lèse-majesté, présentée sur les instances de Paris et défendue par le ministre de la justice Faider, par la convention d'Anvers, votée le 14 février 1854, et qui livrait au clergé la direction morale de l'enseignement secondaire de l'Etat, enfin par l'intronisation, le 30 mars 1855, d'un ministère, dont le chef très catholique, M. De Decker, est obligé de confesser, en pleine Chambre, « qu'un souffle d'intolérance a passé sur la Belgique ».

Charles de Coster, que les écrivains de 1880 ont voulu isoler de ses contemporains, est donc bien de son temps et de son milieu. Il ne diffère en rien d'essentiel de Van Bommel, de Charles Potvin et de leurs amis de la *Revue trimestrielle*. Il collabore à ce périodique qui imprime de lui d'assez mauvais vers. Son *Voyage de Noce*, ses contes, pour la plupart, ne dépassent point le niveau des productions du temps. Certes, ce n'est pas être partial que de reconnaître un sens de l'observation et des dons narratifs supérieurs à Caroline Gravière, notre Georges Sand à nous, ou plutôt notre Georges Eliot, moins douée de finesse intuitive que l'autre, mais

plus appliquée à sa tâche, plus nettement penchée sur la vie routinière des humbles, et à peine moins fanatique dans son anticléricalisme de femme libérée du dogme.

Lui, n'a connu en somme que deux réussites, et c'est assez pour lui conférer l'honneur d'un souvenir littéraire éternellement glorieux, son *Thyl* et ses *Lettres à Elisa*, dont nous devons à Charles Potvin la prudente, la trop prudente révélation, et où il a livré tout son cœur de pauvre grand artiste, resté enfant jusqu'à l'extrême maturité.

Dans *Thyl*, c'est son génie d'écrivain qu'il nous offre, don inestimable assurément. Et s'il ne m'est pas dévolu de juger l'œuvre et si, pas plus que mon éminent confrère, M. Krains, je ne puis avoir l'ambition de vous dire le secret de ce génie, mystérieux et rare, permettez-moi d'essayer de préciser ce qui fait, du moins, l'originalité extérieure de l'œuvre étonnante qui l'a consacré, je veux dire le choix du sujet et l'archaïsme assez laborieux de son style. Car, là encore, nous allons retrouver la curiosité particulière de son temps et du groupe littéraire et artistique auquel il a appartenu.

Ce groupe fut d'abord une société de gais compagnons qui s'appelaient les « Joyeux ». Leur distraction favorite était de se réunir en un cabaret bien bruxellois et d'échanger des propos salés, mais aussi des impressions d'art. Leurs archives — six volumes manuscrits — sont devenues la propriété de la Bibliothèque royale. Je doute qu'elles renferment un seul joyau littéraire ; mais le peu que j'en connais m'induit à croire qu'elles éclaireront plus d'un aspect de la fantaisie de l'auteur de *Thyl*, fantaisie plus livresque et, en tout cas, plus artificielle que certains ne veulent bien l'admettre.

Dès la première année de sa collaboration aux *Joyeux*, De Coster y cultive cet archaïsme de forme qu'il devait pousser un jour à la plus haute virtuosité. Il y excelle dans



la parodie, parfois un peu vive, par exemple lorsqu'il rédige le « Discours prononcé dans la Chapelle privilégiée du Double Pot sous la protection de Saint Faro et de Saint Lambick » (18 septembre 1847) ; ailleurs, son goût du tragique et du macabre se révèle déjà dans « Un Orage » ou dans un « Rêve à propos d'apothicaire ».

Mais le plus souvent, malgré le penchant de son esprit à la mélancolie, il s'applique à cette forme particulière de la gaité, qui est restée ici traditionnelle.

Dans le désert d'art, où la médiocrité de sa vie le condamnait à végéter, il semble qu'une sorte de réaction amère et tenace de l'intellect le vouât à un goût insistant du pastiche et de la caricature (j'allais dire : de la contrefaçon), à une manière plaisante d'envisager les hommes et les choses, qui est dénommée ici la *zwanze*, la blague si vous aimez mieux, mais la blague devenue comme une seconde nature, froidement accouplée à l'autre et pour toujours.

Cette gouaillerie, qui peut fort bien dissimuler de la gaucherie et de la candeur, est restée un trait du caractère bruxellois, et assurément l'un des moins plaisants que je sache. Il scandalisait déjà Charlotte Brontë, le grand romancier anglais. Je n'oserais transcrire ici le jugement de cette puritaine fort émancipée. Peut-être m'en voudra-t-on moins d'exhumer celui que, dans son dernier roman, *Vieux-Bruxelles*, a formulé Caroline Gravière, c'est-à-dire Madame Charles Ruelens, dont Charles de Coster fréquentait le salon et admirait les ouvrages : « Le vrai bourgeois de Bruxelles, écrit-elle, » le pur-sang de race non croisée, a, tant qu'il est jeune, » la manie du dénigrement, et le pousse jusqu'à la brutalité ». Baudelaire ira plus loin ; il parlera de « plaisanteries dégoûtantes et monotones, qui sont tout l'esprit de la race. »

Cette fois, nous protestons... Et pourtant, que nous raconte

Camille Lemonnier dans la *Vie Belge*? Il a connu De Coster : « Je le vis, dit-il, je l'aimai. Il avait des habitudes simples, » fières et pauvres. » Et il nous rapporte que l'écrivain était crédule et qu'un certain nombre de ses compagnons de plaisir eurent la cruauté de spéculer sur sa vanité enfantine et sur son ignorance du monde. Ils l'expédièrent à Paris, sous prétexte de conspiration contre l'Empire. Il s'agissait de servir son pays ! « Il avait écouté le patriotisme, l'équité » et plus encore son âme chevaleresque ». A la gare un fiacre l'emmena, et il vécut plusieurs jours enfermé dans un galetas, où un homme masqué lui passait des aliments par un guichet. Lui, il attendait et il... écrivait. Le troisième jour, un orgue dans la rue joua la Brabançonne, et il se mit à pleurer ; puis il s'enfuit et revint, Dieu sait comme, à Bruxelles.

La belle histoire ! Et de quel goût suprême elle témoigne chez les conspirateurs pour rire qui s'y délectèrent ! En la relisant, je me souvenais d'une plaisanterie presque aussi répugnante que Caroline Gravière n'a pu inventer et qui lui fournit le dénouement de *Vieux-Bruxelles*. Dieu merci, notre ère démocratique, dont on dit tant de mal, (est-ce parce qu'elle a inventé Hégésippe Simon ?) nous a, j'ose l'affirmer, accoutumés à d'autres mœurs et fait un moral moins vulgaire.

De tout quoi il ressort que Charles de Coster devait rester toute sa vie un grand enfant, farceur et naïf à la fois, inapte à cette sorte d'acclimatation qui fait l'être moyen. Romantique à la manière, non certes de Lamartine ou de Hugo, mais de Gérard de Nerval et surtout de Henry Murger, cultivant le mot drôle, la plaisanterie de terroir, abondante et grasse, et s'efforçant de trouver une forme littéraire appropriée à cette causticité de surface, aussi éloignée de la roserie d'esprit du Français qu'elle peut l'être de l'humour britannique.

Cette forme littéraire, il la trouva chez les écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle, pour lesquels sa prédilection est d'autant moins surprenante qu'elle était aussi celle de ses principaux contemporains.

Historiens et romanciers belges affectionnent également une époque où les passions exaltées sont à l'unisson de la fièvre romantique. Déjà avant 1830, Moke, le maître gantois, avait écrit ses *Gueux de mer* et ses *Gueux des bois*. Quelques années plus tard, Bogaerts croit spirituel de mettre une étiquette espagnole *El Maestro del Campo* à une anecdote longuement contée que lui inspirent les événements tragiques de notre seizième siècle. Et puis voici Conscience, qui débute par un pamphlet anti-catholique, dont le thème est emprunté au même drame de l'histoire. En flamand, Ecrevisse raconte *La fin du comte d'Egmont*, après avoir composé un *Sac de Maestricht*. Puis viendra Maurage, narrateur habile et facile, totalement oublié et qui eut son heure de célébrité. Il écrit en 1857 le *Capitaine des Gueux*, qui connaît le gros tirage. Et comment omettre Victor Joly qui a composé *Une tuerie au seizième siècle*, Buschmann, l'auteur de *L'écuille et la besace*, d'autres encore ? Le terrain était donc préparé.

Il l'était aussi dextrement dans l'art, où dès 1833, Leys avait peint *Le massacre d'Anvers par les Espagnols*, et, trois ans après, les *Gueux aux prises avec leurs ennemis*. Trois autres peintres s'acharnèrent sur le Comte d'Egmont qui n'avait sans doute pas connu assez de tourmenteurs au terme de son héroïque existence : Defiennes, Kremer et Van Rooy, et tous les trois en 1836. Puis c'est Ferdinand de Braekeleer qui après sa *Défense de Tournai en 1587*, peint la *Fureur espagnole*. En 1836, Paelinck, avant Gallait, expose une *Abdication de Charles-Quint*. Enfin les *Têles coupées* de ce

dernier peintre (1851) devaient produire une sensation plus prolongée. Elles suscitèrent même des polémiques de presse. Louis Hymans écrivit toute une brochure contre celui que l'on proclamait « le régénérateur de l'art flamand », et, tout en louant l'habileté d'exécution de l'artiste, il contesta son mérite inventif. De Coster avait alors 24 ans. Il était en pleine effervescence littéraire, il ne put rester indifférent.

Du reste, on a vu que dans l'agréable société des *Joyeux* il s'était essayé à des pastiches littéraires. Certaines histoires, republiées dans les *Légendes flamandes*, sont déjà écrites dans la note archaïsante de Thyl Ulenpiegel.

Ce qu'il faut pourtant constater, c'est que cette note, d'autres l'avaient également donnée. Patoiser ou pasticher, ce sont des jeux d'érudits où se complait, par exemple le président Grandgagnage, Liégeois de bonne souche, verveux, lettré et ne détestant pas plus la gaudriole que le vin de Bourgogne, lorsqu'il est d'âge canonique. C'est lui, nous dit Charles Potvin, qui, nouveau Du Bellay, conseille à ses compatriotes d'assaisonner leur français quelque peu anémique « de ces expressions si heureuses dont nos patois fourmillent ». Il réclame aussi le retour au vieux langage, et il prêche d'exemple, à l'occasion. Son initiative n'est, du reste, pas isolée. Louis Labarre, Victor Joly, d'autres encore s'amusaient déjà à ces transferts du patois ou de la vieille langue, alors que Charles de Coster, en petites culottes, ânonnait le rudiment ; enfin, en 1857, Octave Delepierre, cet original doublé d'un érudit, exhume l'*Uylenspiegel* allemand et *Coomans*, en 1858, le *Fortunatus*.

Je m'en voudrais d'insister ; j'y aurais peut-être mauvaise grâce. L'érudition de Charles de Coster, qui avait lu et utilisé Van Metteren, Motley et d'autres et qui ne s'en cachait pas, était une érudition légère, souriante, et celle d'un académicien risque aisément d'être pesante et pédante.

---

Au surplus, n'ai-je pas prévenu mes auditeurs qu'en expliquant beaucoup de choses, au fond, je n'expliquerais rien ? Le génie se commente ; plus difficilement, il se définit ; il ne s'analyse point. L'analyse suppose la synthèse. Un chimiste doit pouvoir refaire ce qu'il a décomposé. Un critique est impuissant. Heureux si, chargé d'un rôle difficile, il le joue en conscience et modestement !

---

# Hommage à Emile Verhaeren

---

Le 10 novembre 1927 a été inauguré à Paris, au Square Saint-Séverin, un buste d'Emile Verhaeren.

L'Académie était représentée à la cérémonie par M. Carton de Wiart.

Des discours furent prononcés par M. Edouard Herriot, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, au nom du gouvernement français ; par M. Paul Valéry, au nom de l'Académie Française ; par M. Carton de Wiart, au nom de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises.

## **Discours de M. Edouard HERRIOT,**

**Ministre de l'Instruction Publique**

Le voici donc descendu des collines de Saint-Cloud et d'une rue au nom savoureux pour habiter ce square de Saint-Séverin, ce quartier que fréquentèrent jadis Villon, naguère Verlaine et que fait vivre, dans un bruissement continu de labeur, un petit peuple en qui se résume ce qu'il aimait. Et, flamand d'origine, avec tout ce que ce mot enferme de tumulte et de splendeurs colorées, venu du fond d'un ermitage, on pourrait presque dire d'un béguinage, le voici, le front incliné, baissant ses yeux dans lesquels il y avait du ciel voilé, la pensée tournée vers les rives moites et les houles de son Escaut natal, fixé tout près de la douce et placide Seine, le long de laquelle ce qui reste d'arbres doit s'humilier devant l'orgueil historique des palais et des églises. Et, lui, si vivant, si frissonnant,

heurté de tant de contrastes, le voici comme glacé dans le métal d'une statue, d'une de ces statues qu'il raillait avec un lyrisme ironique où il excellait. Cependant, nous ne croyons avoir commis, à son égard, aucune de ces impiétés que la maladresse des survivants inflige, si souvent, à la mémoire hautaine des poètes.

Nous n'entendons, en effet, d'aucune façon soustraire à notre amie la Belgique, pour laquelle aucune épithète n'est utile, cet enfant de son sol, si dru, si expressif, impressionné au point d'en être halluciné par le paysage à la fois calme et ardent de ses champs et de ses usines. Ce talent longtemps rugueux et, au sens propre de ce mot, scabreux, qui s'est formé comme à la lueur d'une forge et en a conservé le rythme de martèlement, ce génie vigoureux, âpre, parfois abrupt, c'est bien la Flandre qui l'a formé. Lorsqu'au seuil du dernier siècle, une voix lyrique s'élevait pour célébrer la Kermesse dans son cadre, le tintamarre des musiques, la « bagarre des cuivres », la copieuse vulgarité des parades, comment n'eût-on pas reconnu un parent de Rubens, de Jordaens, ou de Teniers ? Cette ville tentaculaire qu'il décrit dans la manière de Monet, enveloppée de brouillard et de fumée, coiffée de nuages, coupée par la ligne brutale d'un viaduc, tracée de rues à angles droits, bordée de quais, cette ville où les odeurs du soufre et du naphte corrodent l'ombre, comment n'y pas retrouver l'un de ces puissants carrefours du travail humain où la Belgique assemble les forces violentes dont la coalition prépare l'avenir ? Oui, mais cette ville a une âme ; et la force flamande de l'auteur, cette force qui donne aux monuments et aux hommes de Gand leur profil si tranché, cette force bouillonne dans le vers du poète comme dans l'orage laborieux du travail citadin, comme dans le vol du tocsin. Sur ces paysages de fer, le poète plaque sa touche d'or ; il discerne

les mouvements, les instincts, les espérances des peuples que la mécanique ne réussit pas à tordre et à priver de pensée. Il a rendu, et c'est son originalité, ce qu'il y a, dans la civilisation présente, d'automatique et de dévorant. Le rêve du poète s'élève plus haut que les fumées, comme un buisson d'astres sur le champ noir de la nuit.

Et qu'importent les maux et les heures démentes,  
Et les cuves de vice où la cité fermente,  
Si, quelque jour, du fond des brouillards et des voiles,  
Surgit un nouveau Christ, en lumière sculpté,  
Qui soulève vers lui l'humanité,  
Et la baptise au feu de nouvelles étoiles !

Verhaeren, le flamand Verhaeren, le Verhaeren de Saint-Amand-lez-Puers, passionné de la terre natale, au point d'avoir désiré l'embrasser encore après sa mort, jusqu'en ses profondeurs, c'est bien en ces vers qu'il se révèle, réaliste et idéaliste tout ensemble, homme de notre temps et de ses tristesses, chantre des usines et des faubourgs, obsédé par la vision de ces horizons où les lignes sinueuses de la pensée et de la vie se blessent à la géométrie des fabriques, chantre de la matière et du brasier qui la transforme, chantre de la misère qui circule à travers les machines ou dans les ruelles à cloaques, chantre de la douleur qui rend tous les hommes pareils, mais chantre aussi des cathédrales et des cloîtres, du beau passé où l'on avait devant soi des espaces plus larges, chantre aussi de l'avenir, appelant de toutes les puissances de son évocation, dans ces poèmes rutilants d'escarboucles, les temps clairs baignés de fêtes, les temps où régneront plus de beauté et de justice, le temps où la pensée dominera.

Sur la ville d'où les affres flamboient,  
règnent, sans qu'on les voit,  
mais, évidentes, les idées.



Alors cette statue qu'étreignent les limites étroites d'un square plébéien, ne serait-ce point celle qu'il a lui-même dessinée, celle de l'apôtre ?

Avec, devant les yeux, l'astre qu'était son âme, celle du chercheur dont l'idée deviendra, dans le futur, de la loi, dont le rêve sera quelque jour une partie de l'ordre. A ce titre, et aussi parce qu'il écrivit dans notre langue française ; parce que, dans une œuvre abondante, en plus de vingt volumes, il nous a donné des vers admirables, frappés comme des médailles à fleur de coin ; parce que la guerre l'avait encore rapproché de nous ; parce qu'il a dédié à Paris menacé quelques-unes de ses plus touchantes strophes ; parce que sa rudesse primitive s'est adoucie sur la terre de Sylvie ; parce qu'il a conservé, au sein d'horreurs tragiques, le feu sacré de la tendresse humaine ; parce que, si nous retrouvons dans ses cris toute l'énergie flamande, nous reconnaissons en ses prières l'accent de la douce culture française, nous pouvons retenir, sans injustice, un peu de son âme ardente et saluer en lui, sous une forme que le bronze ne saurait pas rendre inerte, l'image même de l'annonciateur qui, son œuvre terminée, revient tendrement prendre place au milieu de ceux qu'il aima :

Parmi les humbles gens, sous un humble manteau.

---

**Discours de M. Paul VALÉRY,**

de l'Académie Française

Monsieur l'Ambassadeur,  
Messieurs les Présidents,  
Monsieur le Préfet,  
Mesdames, Messieurs,

L'Académie Française m'a fait l'honneur de me déléguer pour la représenter ici, et pour rendre hommage en son nom à la glorieuse mémoire d'Emile Verhaeren.

L'occasion lui est précieuse pour saluer en la personne de Monsieur Carton de Wiart, notre très éminent confrère, l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.

Il y a quelques jours à peine, les restes mortels du poète ont été mis au tombeau dans son village natal de Saint-Amand, sur les rives du grand fleuve des Flandres. Verhaeren l'avait souhaité. Il se sentait pour l'Escaut une affection presque filiale, une tendresse telle qu'il exprima, dans l'un de ses poèmes, le désir que son corps fût caché dans la terre même des berges, pour ressentir même à travers la mort, le voisinage de l'eau vive.

Aujourd'hui notre fleuve accueille son image. Paris donne à ce bronze une place auprès de la Seine. On ne pouvait lui assigner de place plus favorable. Sur la rivière toute voisine, passent les barges lentes aux marques de couleur qui nous arrivent des Flandres par les canaux. Sur les péniches amarées, un chien fauve aboie aux passants qui vont et viennent

le long des quais, des enfants roses aux cheveux pâles courent et jouent sans souci de la ville immense, et par de petites fenêtres aux rideaux purs, bien plissés et bien divisés, on entrevoit de minuscules intérieurs si nets, si proprement ordonnés, qu'ils sont, en plein Paris, des éléments de Belgique intime.

Entre ce coin de la capitale heureusement choisi pour recevoir l'effigie du grand poète, et le lieu qu'il avait élu pour sa suprême demeure, il existe donc une liaison vivante et continue par les chemins de l'eau.

D'ailleurs le monument que nous inaugurons aujourd'hui se trouve à l'ombre même de cette antique et charmante église Saint-Séverin, dont un admirable écrivain, parisien de souche flamande et de nom flamand, Joris-Karl Huysmans a tant aimé et si curieusement choyé les pierres et l'âme. Huysmans et Verhaeren seront ici des voisins qui s'accordent. Entre leur manière de voir et de sentir, paraissent des ressemblances évidentes. Même entre leurs natures nerveuses et excessives, il y eut une remarquable analogie. Je puis bien citer au passage une singularité que j'ai observée chez l'un et chez l'autre, un trait commun à ces deux hommes, dont j'ignore s'ils se sont jamais connus en personne.

Ils montraient, l'un et l'autre, une antipathie invincible pour l'éclat et la fixité de l'azur. Huysmans comme Verhaeren haïssait la splendeur absolue et constante des cieux qui fait la gloire des pays du Sud. L'un et l'autre souffraient de la même intolérance à l'égard du ciel bleu, ils aimaient à l'égal *les soleils brouillés* et *les ciels mouillés* que chante Baudelaire, et même *ces chers brouillards qui emmitoufflent les cervelles*, dont parle Mallarmé dans un délicieux poème en prose.

Verhaeren poussait jusqu'à l'imprudence cet amour des humides climats.

Un jour, je l'ai rencontré qui revenait d'Italie. Il me peignit avec horreur la permanence du beau ciel. Comme il fuyait Florence et l'écrasante limpidité, et que le train qui le rendait aux atmosphères grises approchait de Dijon, des nuages enfin parurent, s'assemblèrent ; la pluie bientôt commença de tomber. Verhaeren en fut si charmé, il en ressentit un tel bien-être qu'il ne put se tenir d'ouvrir la portière et de se risquer sur le marchepied de la voiture, afin de recevoir pendant quelques instants, au péril de sa vie, la bienheureuse ondée.

Mais la France, Messieurs, lui pouvait offrir une belle variété de climats. Elle a ses pays du soleil et ses vaporeuses vallées. Dans son art, comme dans sa nature, elle compose merveilleusement les brumes et l'azur. Elle admet et elle accorde en elle des visions et des expressions bien différentes, car son usage est d'accueillir et de comprendre.

C'est sans doute pourquoi elle est dans les temps modernes la seule nation qui ait séduit tant d'écrivains de races très diverses à s'exercer dans son langage. Le trésor de nos lettres fascine, et attire à soi de toutes parts, des esprits tout opposés et des natures incomparables. Je plains ceux qui s'en plaignent.

Quant à moi, Messieurs, je ne laisse pas d'admirer qu'à la même époque, dans le même quart de siècle, la poésie française ait pu s'enrichir de grandes œuvres aussi importantes, mais aussi dissemblables, que celles de Jean Moréas et d'Emile Verhaeren. Je ne veux point tenter de comparer leurs poétiques.

En vérité, il n'y a point de comparaison possible entre les suivants d'Apollon et les compagnons de Dionysos. Ils se rencontrent à l'infini.

Quoi de plus simple, si la Grèce nous fait don de quelque pure et grave statue, et si la Flandre nous propose des Mem-

ling et des Rubens, que de recevoir avec un sentiment composé de reconnaissance et d'orgueil, ces hommages si différents, ces présents qui témoignent ensemble si magnifiquement de l'estime universelles où l'on tient notre culture ? .

Considérez, Messieurs, les grands dons que la Flandre nous a faits dans les dernières quarante années.

Nous avons reçu d'elle un groupe éclatant d'écrivains, d'une saveur et d'une vigueur extraordinaires, dont il en est qui se sont acquis une gloire reconnue dans le monde entier.

Georges Rodenbach, Charles Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck, et celui-ci, Emile Verhaeren, — chacun suivant son génie, et tous selon le génie de leur race, — ont doté notre fonds littéraire d'œuvres nobles et précieuses ; œuvres, qui profondes ou délicates, étranges ou familières, représentent désormais dans notre langage, toute la nature flamande, avec ses caractères si marqués et ses contrastes fondamentaux.

Nous possédons à présent d'admirables productions en langue française de cette race que distingue une alliance particulière de fougue et de langueur, de violente activité et de tendances contemplatives, qui est ardente et patiente, sensuelle parfois jusqu'à la fureur, et bientôt toute détachée du monde sensible, retirée dans les châteaux mystiques que l'âme secrètement se construit sur les confins de l'intelligence et de la nuit.

Il me souvient toujours, Messieurs, de l'impression que j'ai éprouvée, il y a bien des années, quand j'ai lu l'étonnante préface que Maurice Maeterlinck a placée en tête de sa traduction de Ruysbroek l'Admirable. Ce petit ouvrage me semblait contenir l'essence de toute une culture mystérieuse dont nous n'avions jusqu'alors quelque idée que par les célèbres peintures des maîtres de Bruges et de Gand.

Mais au contraire, Emile Verhaeren illumine à nos yeux

le monde des actes et des corps, c'est dans l'univers coloré, mouvant et retentissant que Verhaeren a développé ses puissances.

Ce n'est pas que dans ses commencements, et jusque vers le milieu de sa vie, il n'ait connu des abîmes de mélancolie, qu'il n'ait vécu des siècles intérieurs dans l'angoisse et dans la tristesse, et qu'il n'ait même touché parfois au désespoir. Je crois qu'il est bien peu de poètes qui ne subissent entre la vingtième et la trentième année une crise essentielle où se joue le destin de leurs dons. *Une crise*, c'est-à-dire, un jugement par les forces en présence, une confrontation toujours tragique des ambitions, des pouvoirs, des idéaux, des souvenirs et des pressentiments ; en un mot, un combat de tous les éléments de contradiction, de tous les thèmes antagonistes qu'une vie déjà assez longue et assez éprouvée pour les avoir réunis, propose à leur âme déchirée, et dont elle impose le conflit à l'organisme en détresse.

Emile Verhaeren a durement senti dans sa chair et dans son esprit, cette épreuve si profonde, car la violence et les périls qu'elle comporte dépendent de la grandeur même de l'âme qui la subit, et de la noblesse de ses objets. Il n'est pas accordé à tous de donner une valeur infinie à des énigmes éternelles, et de trouver en soi ce qu'il faut pour souffrir atrocement à cause de difficultés idéales.

D'une lutte si redoutable, Verhaeren est sorti vainqueur, grand poète, *inventeur enfin de soi-même*.

Messieurs, si nous pouvions d'un regard métaphysique observer le système profond de l'esprit, percevoir l'opération secrète de la vie mentale, et comme elle se forme, se cherche, se découvre, et se combine à elle-même, comme elle se dégage des événements et se dessine de plus en plus, alors l'existence d'un artiste nous apparaîtrait, sans doute, une longue et

constante préparation de quelque état suprême, nous assisterions à la construction d'un créateur.

Nous connaîtrions alors que l'œuvre capitale d'un artiste, c'est l'artiste lui-même, dont les ouvrages successifs qui sortent de ses mains, les œuvres réalisées et sensibles à tous, ne sont que les moyens et les effets extérieurs, parfois accidentels.

L'artiste, donc, œuvre capitale, œuvre unique et secrète de soi-même se façonne et se modèle peu à peu, se déchiffre et se reconnaît ; il devient un homme nouveau, *celui qui fait ce que lui seul peut faire.*

Tel, à l'issue de sa longue crise, renaît Emile Verhaeren. Il a triomphé ; il revient des enfers de son cœur et de sa pensée, porteur des dépouilles effrayantes de l'ennemi qu'il a terrassé en lui-même.

Trois livres, trois étranges témoins de la grande tourmente, le déchargent des moments qu'il a vécus. Les Soirs, les Débâcles, les Flambeaux noirs.

Vous savez quel énergique poète à présent va paraître. Il a écarté de ses voies tout ce qui ne pouvait s'accorder avec le déploiement de toute sa vertu poétique. Il s'est délié de tous les problèmes qui ne ressortissent point de lui seul. Il a sacrifié certaines de ses qualités primitives, décimé ses désirs, rejetés les dons secondaires de sa nature. Le voici qui possède enfin le domaine de sa liberté propre et son royaume essentiel. Le temps est venu qu'il se dessine enfin dans sa figure de plus grande puissance.

Ce royaume, ce domaine qu'il fait sien, est celui même de la vie de notre époque.

Jusqu'à lui, la poésie n'avait fait qu'effleurer tous les sujets que cette vie machinée et brutale, puissante et esclave, propose à l'émerveillement, à l'horreur, à la colère, à l'espoir des hommes.

L'homme moderne a mis sa grandeur hors de soi. Sur le monde qui le contient, et dont il est une partie infime et une production éphémère, l'homme, depuis un siècle, vient d'entreprendre un immense travail de transformation artificielle dont il ne prévoit ni les bornes, ni les conséquences.

Mais, par ses souvenirs, par ses instincts, par ce qu'il a de plus tendre et de plus intime, cet homme appartient encore au *monde naturel*, au monde qui fut vierge, et qui ne contenait jadis que des phénomènes spontanés.

L'homme est donc divisé contre lui-même. Il se trouve *puissant et misérable*, inégal à son triomphe, et comme étranger dans ce nouvel état et ce nouveau séjour, qu'il a faits pourtant de ses mains, qui sont l'œuvre de ses recherches, de ses calculs, de son inflexible volonté de connaissance et de puissance.

C'est un grand drame, Messieurs, que nous vivons. Ce drame a trouvé son poète. Les thèmes de cette vie disputée entre ce qui fut et ce qui devient, le spectacle de ce bouleversement de la nature et de ce mouvement forcené des hommes ont trouvé dans Verhaeren leur introducteur, leur maître, leur chantre unique. Par lui, notre civilisation matérielle aura reçu l'éminente dignité de l'expression lyrique. Verhaeren consacre, par le rythme et l'enthousiasme, le labeur des villes fumantes, les décors imposants ou extraordinaires qu'exhaussent, développent et multiplient les gigantesques efforts de l'industrie. Les usines, les ports énormes, les engins, les appareils, l'action tumultueuse et confondue des machines et des hommes le transportent. Ses poèmes parfois semblent conduire à une apothéose de l'énergie et de la puissance du feu.

Mais ce n'est point d'un délire inhumain que son grand cœur peut se satisfaire.



Quelle n'est pas la pitié de Verhaeren, son admiration et son amour pour notre race asservie aux mécaniques qu'elle a forgées, captive de cités prodigieuses qui semblent attirer à elles, aspirer, consumer les êtres ! Il a donné leur nom à ces monstres qui nourrissent de vies humaines leur vie étrange, *créatures tentaculaires* dont le corps indéfiniment croissant, l'activité inquiétante, les échanges intérieurs désordonnés, la production incessante d'idées, les vices, le luxe, la sensibilité politique et artistique qui s'y engendrent, exigent une consommation effrénée de personnes, de substance vivante et pensante, qu'elles absorbent et transforment sans arrêt.

Verhaeren maintenant s'impose à l'admiration universelle. Il est au comble de la gloire littéraire. Son nom est familier à tous ceux qui lisent les poètes. Son œuvre est traduite de toutes parts. Même, elle est populaire en bien des contrées.

Mais son destin n'est pas accompli. Il a rempli, quant à lui, la perfection de sa nature. Sa tâche est faite. Son œuvre et son esprit sont dans un équilibre dont il peut se satisfaire. Il peut se reposer sur ce qu'il a donné.

Il lui reste cependant à recevoir ce qu'il n'attendait point de la vie qu'il avait conçue. Qui eût prévu ce que les circonstances allaient faire de lui ?

La guerre éclate ; et voici que les événements formidables viennent grandir encore le grand poète, et lui conférer le suprême honneur, ou plus exactement, l'investir de la suprême fonction que puisse exercer un poète.

Dans le cours ordinaire des choses, un poète, même illustre, n'est qu'un ornement de sa nation. C'est un être somptuaire, un personnage de luxe qui ne signifie, par son existence, que l'obstination de quelques-uns à exprimer dans un langage assez distinct du langage commun, ce qu'il y a de plus pur dans les pensées les moins utiles.

Mais il est arrivé quelquefois qu'un peuple accablé par l'infortune, atteint dans ses foyers, privé de son indépendance, et sentant l'extrême danger de perdre son être national, découvre dans le poète, dans l'homme superflu qui naguère a chanté ses coutumes et ses traditions, qui a exalté et représenté, illustré et immortalisé son pays, l'homme nécessaire, l'homme dont l'œuvre lui sera le symbole de son existence et la messagère de ses espoirs.

Quelle situation, Messieurs, que celle de la Belgique pendant la guerre ! Quelle situation sans seconde dans l'histoire ! Jamais séparation si cruelle et si nette des membres essentiels d'une nation.

Une ligne de feu, une frontière de ruines, de cadavres, une barrière de mort ; et d'un côté de la ligne terrible, le peuple et le territoire belges, soumis à la puissance ennemie, placés sous la dure loi du conquérant ; et ce peuple privé de tous les attributs de la liberté, de sa souveraineté, de sa personnalité politique, menacé dans son unité, et même insidieusement attaqué dans sa conscience d'être un peuple.

D'autre part, au delà des tranchées, et comme dans un autre monde inaccessible, le Roi, le Gouvernement, le Parlement, l'Armée se trouvaient réunis, agissant, fonctionnant, combattant sur un territoire étranger...

Rien de pareil jamais ne s'était observé : ici, l'Etat, et là, le peuple, et la fureur infranchissable de la guerre entre les deux.

Mais ce peuple enchaîné, ce peuple que l'on domptait en même temps qu'on le sollicitait de perdre son âme, ce peuple de Flandre et ce peuple de Wallonie put invoquer dans l'infortune, dans la captivité, en l'absence de la direction nationale, le nom vénéré de son poète, du grand poète flamand de langue française.

Comme Dante, jadis, a signifié l'Italie aux Italiens épars, ainsi le nom de Verhaeren apparut aux regards des Belges opprimés le nom même d'une divinité de la patrie.

C'est une carrière magnifique et en quelque sorte *totale*, que celle de cet homme à qui la souffrance, l'énergie, la puissance lyrique, l'amour profond des hommes ont un jour valu, à lui, le plus humain, d'être un héros de sa nation. La gloire de créer eût un jour la fortune d'avoir la gloire de *servir*.

---

**Discours de M. CARTON de WIART,**

**de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises**

A tant de témoignages qu'elles ont déjà prodigués à la Belgique de leur amitié si attentive et ingénieuse en ses délicatesses, la France et la Ville de Paris ont voulu ajouter une preuve singulièrement émouvante que ce monument de bronze et de granit perpétuera à travers les âges.

Hier encore, c'était notre pays lui-même que vous honoriez, Messieurs, en glorifiant les soldats qui sont tombés pour lui, puis en accueillant, comme vous l'eussiez fait de vos propres fils, ceux des nôtres qui gardent en leur chair la trace des sacrifices consentis au cours de l'épopée qui nous fut commune. Aujourd'hui, c'est un nouvel hommage que vous rendez à notre nation tout entière par la consécration que Paris, cette incomparable cité de l'intelligence, donne à la gloire du grand poète dont l'œuvre, pour universelle qu'elle soit et a voulu être, exprime en tant d'endroits les sentiments de notre âme nationale, vibre de toutes ses ardeurs, tressaille de tous ses frissons.

L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises m'a confié le soin de vous en remercier. Sa gratitude, certaine de répondre à celle de tous nos compatriotes, va d'un même élan à tous ceux qui se sont associés à cette manifestation ou qui ont accepté d'en relever l'éclat : au Comité franco-belge qui conçut le projet de ce monument et en assura l'exécution ; au Département de la Seine et au Conseil municipal de Paris qui ont voulu lui choisir ce site pittoresque et paisible proche du cœur de la cité, à l'ombre de cette noble église de Saint-

Séverin patinée et comme imprégnée par tant de siècles d'histoire, de foi, et de beauté ; à l'Académie française dont la présence, aux côtés de notre délégation, illumine notre jeune Compagnie d'un reflet de son immortalité ; enfin, au Gouvernement de la République représenté ici par un éminent homme d'État qui se trouve être en même temps, par une de ces rencontres dont votre vie publique est, plus qu'aucune autre coutumière, un maître brillant et incontesté des Lettres, de la critique et de l'éloquence.

Quelle que soit l'ampleur des thèmes philosophiques ou sociaux dictés à Emile Verhaeren par l'humanitarisme le plus ardent, ce n'est point le diminuer que de reconnaître et de louer surtout en lui le peintre et l'interprète d'un peuple. Certes, il nous intéresse, il nous entraîne, il nous exalte lorsque, dans ses « Forces tumultueuses », son rêve épouse tous les rêves d'émancipation et de fraternité qui bercent ou secouent le monde. Mais son lyrisme nous séduit et nous retient peut-être davantage lorsque, avec un sens pictural très personnel, dans ce langage au rythme martelé qu'il a créé, il revient au pays qu'il connaît si bien et qu'il aime d'une ferveur si pure.

Le goût du décor et du paysage, une sensibilité aiguë qui s'apparie tantôt au mysticisme des Van Eyck, plus souvent à la somptuosité d'un Rubens ou à la truculence d'un Jordaens ; une curiosité toujours en éveil qui perçoit admirablement le détail des gestes et des nuances, tout cela fait que sans l'avoir voulu, par la pente naturelle de son génie, rien qu'à ouvrir ses yeux et à laisser chanter son cœur, Verhaeren est devenu pour la Belgique un poète national.

Il y a un mois à peine, en présence du roi Albert qui traitait le poète en ami, une foule immense et recueillie assistait à l'inhumation des restes de Verhaeren à Saint-Amand-lez-

Puers, où il naquit le 22 mai 1855. C'est une calme bourgade flamande, au bord de l'Escaut large et profond en ce tournant où la mer du Nord fait sentir déjà sa houle et ses marées, au centre d'une région de polders où la terre et l'eau sont près de se confondre. Son œuvre, si complexe qu'elle soit, gardera toujours l'image de cette contrée aux grands horizons et l'empreinte de cette vie des bateliers, des cordiers, des pacants dont son enfance a connu les rudes labeurs et partagé les rudes plaisirs. Qu'à ces premières impressions un long internat au collège des Jésuites de Gand, puis ses études universitaires à Louvain poursuivies jusqu'à l'âge de vingt-six ans aient ajouté leur formation classique et juridique, ces disciplines n'entraveront point sa fougue naturellement débridée. Il s'y livrera tout entier, lorsque, admis au barreau sous les auspices de ce grand animateur que fut Edmond Picard, il rejoindra la vie libre avec ses mêlées, ses périls, ses répits de songerie, ses remous de joie et de fièvre. Les premières étapes de son œuvre qui se cherche confondent les divers stades de votre évolution intellectuelle et littéraire. L'influence du naturalisme apparaît sensible dans les orgies de son premier recueil de vers : « Les Flamandes ». Par contraste, les canons de l'école parnassienne ne sont pas étrangers à sa grande fresque : « Les Moines », où il brosse des portraits austères aux silhouettes rugueuses, aux gestes impérieux. Mais il demeure toujours un romantique par le ruissellement des images et la puissance verbale qui le domine.

Bientôt une transformation se produit dans sa vision et son style. Il a rencontré la douleur, cette mystérieuse passante qui fend les âmes, mais pour les briser ou simplement les élargir, selon le degré de force que celles-ci lui opposent. Frappé par la maladie, atteint dans ses croyances, traîné au long des crises, des convalescences et des rechutes, il devra

à la souffrance une affirmation plus accusée et plus âpre de sa personnalité. Et voici ses deux prestigieux triptyques où alternent les vociférations et les plaintes, les tempêtes et les éclaircies et dont les titres, à eux seuls, disent bien la nouveauté de l'inspiration qui les anime : *Les Soirs*, *Les Débâcles*, *Les Flambeaux noirs*, *Les Campagnes hallucinées*, *Les Villes tentaculaires*, *Les Aubes*.

Aux laves de ce volcan intérieur, le moule rigoureux de l'alexandrin ne suffit plus. Il s'abandonne au vers libre qui l'emporte dans le tumulte et le vertige d'un torrent charriant à la fois des gemmes, des fleurs, des scories. Peu à peu, cette puissance créatrice qui le tourmente déborde toutes les frontières. Son impérialisme adopte toute l'humanité, appelle toutes ses forces, rit de toutes ses joies, pleure de toutes ses souffrances. Et voici un nouveau Verhaeren pan-européen que mon confrère M. Albert Mockel, qui a si finement analysé son œuvre, appelle un « tribun mondial », le « vates » de la « Multiple Splendeur » et des « Forces tumultueuses » qui brasse avec une sorte de volupté sauvage les images, les idées, les problèmes. Mais cependant, quelle que soit l'ivresse de cet entraînement, elle ne le détournera jamais du pays natal qu'il porte en lui.

C'est toujours ce pays que les initiés reconnaissent dans ses tableaux et ses métaphores. Bien plus, comme s'il voulait qu'un hommage plus direct de sa piété patriotique dominât son œuvre, Verhaeren entreprend, dans la pleine maturité de son art, cette monumentale pentalogie qui, célébrant tour à tour les « Tendresses premières », la « Guirlande des dunes », les « Villes à pignons », les « Héros » et les « Plaines ». Sans qu'il s'en doute, lui, l'homme libre, dont l'indépendance sauvage n'avait d'égale que la bonté foncière qui vibrerait dans sa voix et luisait dans ses yeux, lui, le viking, l'outlaw qui répu-

gnait d'instinct aux contraintes et aux conventions, il devient sans aucune consécration officielle, mais d'un consentement spontané, le poète d'un peuple.

En ses dernières années, il partageait sa vie entre sa petite maison<sup>e</sup> du « Caillou qui Bique », en un coin tranquille du Hainaut, et un modeste appartement à Saint-Cloud, dans la banlieue de ce Paris qu'il aimait. Et certes, ce séjour en France eut une forte influence sur sa pensée et sur son style, influence qui se marque dès les « Visages de la vie » et qui triomphe dans les « Rythmes souverains ». Sa phrase, même quand elle garde sa brusquerie, n'a plus cet affolement qui houscule non seulement le vers, mais parfois le dictionnaire et même la syntaxe. Il semble que les paysages de l'Ile-de-France, la noblesse des parcs de Versailles lui aient suggéré plus d'ordonnance et de mesure. Il oubliera cette mesure, — dans quel admirable paroxysme d'indignation vengeresse ! — lorsque la Belgique assaillie fut précipitée en un brasier d'horreur. Jusqu'à ce moment, s'il aimait d'un cœur fervent la France, la France claire, comme il l'appelle volontiers, il avait aussi donné place dans son respect et son admiration à la Germanie qui se montrait plus qu'attentive à son œuvre. Mais il lui suffit d'une heure pour tout rompre et la postérité entendra longtemps la clameur de ce beau livre *Les Ailes rouges de la guerre*, comme elle éprouvera le frisson de ses hymnes à la France de la Marne et de Verdun et de ses imprécations farouches contre la puissance faiseuse de crépuscule :

Tu as voulu tuer dans l'homme l'être humain  
Qu'un Dieu presque tremblant avait fait de ses mains  
Pour qu'il fût l'ornement et la clarté du monde.

Une de ses dernières lettres, sa dernière peut-être, que je reçus au Havre, me marquait sa joie — tant était grande son ardeur de servir — à la pensée de son prochain départ pour



les pays scandinaves où il avait accepté d'aller défendre la cause des Alliés. Deux jours après, un destin tragique le frappait à Rouen dans le feu, la fumée, le vacarme, et son dernier souffle expirait avec ces mots : « Je meurs... Ma femme... Ma patrie... ».

Ainsi que l'avait fait déjà la ville de Rouen, voici qu'à tant d'illustres figures et d'admirables monuments dont il s'honore, le grand Paris va ajouter son image loyale et passionnée. Verhaeren y apparaît tel que le décrivait si bien Henri de Regnier, lorsqu'il vint saluer sa mémoire parmi nous en janvier 1920 au nom de l'Académie française : « Corps osseux et maigre, visage ravagé et douloureux, front obstiné et méditatif, mais sa face rude aux rudes moustaches flamandes et ses yeux clairs et pénétrants lui conservaient un air d'énergie que renforçaient la décision de son geste et le timbre martelé de sa voix ».

Puisse ce bronze nous rapprocher encore dans l'amitié. Au hasard des soucis qui nous sont souvent communs, il nous rappellera les leçons d'énergie tenace et de bonté foncière que nous laisse ce grand lyrique dont le lot fut d'aimer la vie, de haïr l'injustice.

Et d'avoir conservé, malgré la brume ou l'ombre  
Toutes les fleurs de l'aube en son âme d'enfant.

Il nous inspirera, quoi qu'il advienne, la foi dans l'idéal et la beauté, et cette obstination dans l'espérance que Verhaeren nous a si bien enseignée lorsqu'il nous décrit son « Passeur d'eau » poussant sa barque contre la houle, contre l'orage, en dépit du courant qui l'emporte, de sa rame qui se brise, de ses forces qui défaillent, gardant quand même, malgré le destin, malgré la lassitude, malgré le vent :

Un rameau vert entre les dents.

---

# CHRONIQUE

---

## **Prix Emile Polak**

M<sup>me</sup> Gabrielle Pollux, veuve de M. Edouard Polak, a légué à l'Académie la somme de cinquante mille francs, destinée à la création d'un prix biennal qui portera le nom de feu le poète Emile Polak. Ce prix sera attribué, par l'Académie, à l'auteur, de nationalité belge, d'un livre publié au cours de la période biennale, de préférence à un poète.

## **Elections**

En sa séance de décembre, l'Académie a élu, pour remplacer Georges Eekhoud, décédé, M. Georges Virrés.

## **Le Bureau**

L'Académie a désigné comme directeur, pour l'année 1928, M. Jean Haust ; comme vice-directeur, M. Fernand Séverin.

---

## TABLE DES MATIÈRES

---

### Lectures

Charles De Coster, par M. Hubert Krains .....	93
Charles de Coster, par M. Maurice Wilmotte .....	105

### Hommages

Inauguration d'un buste d'Emile Verhaeren .....	121
Discours prononcés par MM. Edouard Herriot.....	121
Paul Valéry .....	125
Carton de Wiart .....	135

### Chronique

Prix Emile Polak .....	141
Elections .....	141
Le Bureau de l'Académie .....	141

---

## LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

### Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.  
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.  
Gustave CHARLIER boulevard Militaire, 44, Bruxelles.  
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.  
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.  
Louis DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.  
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.  
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.  
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.  
Louis DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine et Oise) France.  
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.  
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers.  
George GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.  
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.  
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.  
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.  
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.  
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.  
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.  
Maurice MAETERLINCK, villa «les Abeilles», Les Baumettes, Nice.  
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S. et O.).  
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.  
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.  
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.  
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.  
Emile VAN ARENBERGH, 46, Boulevard Militaire, Bruxelles.  
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.  
Georges VIRRÈS, Lummen (Limbourg).  
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

### Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).  
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.  
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).  
M<sup>me</sup> DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.  
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.  
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.  
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4  
Strasbourg.  
Brand WHITLOCK.

## PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

---

*Charles Van Lerberghe.* — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

*Littérature et Philologie,* par M. Jules FELLER.

*La Langue scientifique en Belgique,* par M. Albert COUNSON.

*Le Premier Tartuffe,* par M. Gustave CHARLIER.

*Le Français à Gand,* par M. Albert COUNSON.

*Michel Ange,* par M. Arnold GOFFIN.

*Eugène Demolder,* par M. Hubert KRAINS.

*Qu'est-ce que la civilisation ?* par M. Albert COUNSON.

*La Clef de « Clitandre »,* par M. Gustave CHARLIER.

*Les Sources de Bug Jargal,* par M. Servais ETIENNE.

*Ronsard et la Belgique,* par M. Gustave CHARLIER.

*De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française,* par M. A. COUNSON.

*L'Évolution du type de Pierrot dans la littérature française,* par M. Georges DOUTREPONT.

*L'originalité de Baudelaire,* par M. Robert VIVIER.

---